

Henry Holden, vol, deux ans de pénitencier.  
Alphonse Parent, vol de grand chemin, deux ans de pénitencier.  
Thomas Kelly, effraction, trois ans de pénitencier.  
John Lamarche, assaut, deux ans de pénitencier.  
Charles McGinlay, recel d'effets volés, deux ans de pénitencier.  
John Wilson, alias Sheridan, larcin, trois ans de pénitencier.  
Antoine Lefebvre, coupable d'homicide. Le prisonnier a paru vivement affecté. La tête affaissée sur elle-même, le malheureux pleurait à chaudes larmes. L'Hon. Juge, en donnant son jugement, fit remarquer au prisonnier que Dieu le punissait par un terrible châtement tout à la fois moral et physique, d'avoir cédé à ses violentes passions. Il a été condamné à trois ans de pénitencier.  
Elzéar David, détournement de fonds, deux ans de pénitencier.

On reprochait à l'hon. M. Chapleau, lorsqu'il défendait les criminels, de trop réussir à enlever les Jurés et à obtenir des acquittements. Il a montré, durant le dernier terme, que les accusés avaient en lui, devenu Solliciteur-Général, un ennemi formidable. Il les pourchasse sans pitié et tous ceux qui ont violé les lois, quel que soit leur rang ou à quelquel parti qu'ils appartiennent, reçoivent le traitement qui leur est dû. La durée du terme, le nombre et la sévérité des sentences ont prouvé que la justice criminelle est bien administrée à Montréal. Il faut avouer que tout concourait à cela : un Juge éminent, un représentant de la Couronne qui rappelle les Johnson et les Ramsay, et un personnel d'employés formés par l'indispensable Schiller.

#### JEAN NICOLET.

Depuis le mois de juin dernier, les journaux publient, à qui mieux mieux, des articles sur la découverte du Mississippi, — découverte qui a été faite, il y a juste deux cents ans cette année, par le sieur Jolliet, Canadien, et le Père Marquette, né en France.

Une lacune qui n'est pas sans importance existe dans tous ces écrits : on n'y mentionne aucunement le voyage de Jean Nicolet accompli trente-huit ans avant celui des deux découvreurs en question, tandis que l'on cite l'entreprise de l'Espagnol De Soto qui est pour l'histoire d'une bien moindre valeur que celle de Nicolet.

Aux tard venus les os, dit un proverbe. J'arrive à la dernière heure et, sur la place où plusieurs écrivains de talent ont festiné, je ne trouve plus qu'un plat sortible. Voyons un peu s'il ne serait pas possible d'en tirer parti.

Jean Nicolet fut l'un des plus courageux voyageurs et découvreurs des premiers temps de la colonie. Dans la mesure de ses moyens, c'est-à-dire grâce à beaucoup de dévouement et à un rare génie d'entreprise, il a fait sa large part de l'œuvre commencée par Jacques Cartier et terminée par d'Iberville.

Le grand marin de Saint-Malo se faisait gloire de remonter le fleuve qu'il avait découvert et d'arriver aux plateaux intérieurs du continent où il espérait trouver des cours d'eau qui le conduiraient à la Chine et au Japon.

Il dut s'arrêter à Montréal, à cause du saut Saint-Louis.

Près de soixante-dix ans après Cartier, nous voyons Samuel de Champlain poursuivre la même idée, comme le témoignent ses écrits et ses expéditions.

Vers l'époque de la fondation de Québec (1608) il n'avait pu encore s'avancer au-delà du saut Saint-Louis, mais il tenait toujours à exécuter le projet de pousser une expédition jusqu'à la source du Saint-Laurent.

Lescarbot qui avait été le compagnon de Champlain en Acadie, écrit en 1612 que le grand lac (Ontario) désigné à Champlain par les Sauvages comme donnant naissance au fleuve, devait aboutir de quelque manière à la mer du Sud. Il ajoute : « la grande rivière de Canada.....prend son origine de l'un des lacs qui se rencontrent au fil de son cours, si bien qu'elle a deux cours, l'un en Orient vers la France, l'autre en Occident vers la mer du Sud. » (Lescarbot, p. 93, 551.)

Avant d'avoir eu la connaissance personnelle du Haut-Canada, Champlain pensait comme Jacques Cartier et Lescarbot qu'il suffirait d'un voyage de deux ou trois cents lieues à l'intérieur des terres pour atteindre la Chine.

Une rivière de la Virginie passa aussi pendant un certain temps pour avoir sa source près du Japon. On crut ensuite que l'Ohio et le Mississippi conduiraient à la mer du Sud.

Parlant de l'ardeur que Champlain met aux découvertes, Lescarbot écrit encore : « Il nous promet de ne cesser jamais qu'il n'ait pénétré jusqu'à la mer Occidentale, ou celle du Nord, pour ouvrir le chemin de la Chine, en vain par tant de gens recherché. Quant à la mer Occidentale, je crois qu'au bout du grandissime lac qui est bien loin outre celui (l'Ontario) dont nous parlons en ce chapitre, il se trouvera quelque grande rivière laquelle se chargera dans icelui, ou en sortira (comme celle de Canada) pour s'aller rendre en icelle mer. » (Lescarbot, p. 633.)

Le même écrivain, qui était poète à ses heures, nous a laissé, dans les *Muses de la Nouvelle-France*, un sonnet qui mérite d'être plus répandu qu'il ne l'est ; écoutons le :

AU SEUR DE CHAMPLAIN,  
géographe du roy.

Un roi Numidien poussé d'un beau désir  
Fit jadis rechercher la source de ce fleuve  
Qui le peuple d'Egypte et de Libye abreuve,  
Prenant en son pourtrait son unique plaisir.

Champlain, ja de longtemps je vois que ton loisir,

S'emploie obstinément et sans aucune treuve  
A rechercher les flots, qui de la Terre neuve  
Viennent, après maints sauts, les rivages saisir.

Que si tu viens à chef de ta belle entreprise,  
On ne peut estimer combien de gloire un jour  
Acquerras à ton nom que dès ja chacun prie.  
Car d'un fleuve infini tu cherches l'origine,  
Afin qu'à l'avenir y faisant ton séjour  
Tu nous fasse par là parvenir à la Chine.

En 1873, deux cent soixante-et-un ans après, nous ne sommes pas encore rendus à la Chine.

A quand la première locomotive du « Pacifique Canadien ? »

C'est en 1615 que Champlain réussit à s'embarquer pour l'Ouest, mais déjà il avait renoncé à remonter le Saint-Laurent et il avait plus d'espoir d'arriver à la baie d'Hudson qu'au Pacifique.

Il prit la voie de la rivière dite des Algonquins (l'Ottawa) et fut conduit successivement par ses guides sauvages jusqu'à l'île des Allumettes, au lac Nipissingue, à la baie Georgienne, au lac Simcoe, au lac Ontario qu'il traversa, puis le territoire de l'Etat de New-York. Ce n'était là ni la route du nord, ni celle de l'ouest, cependant, le fondateur de Québec en vit assez pour comprendre qu'il avait devant lui un pays immense à donner à son roi dès l'instant où il pourrait le parcourir et y faire connaître son nom.

C'est le moment de faire apparaître l'homme qui fait l'objet de cet article :

Jean Nicolet était né à Cherbourg, en Normandie, du mariage de Thomas Nicolet, messager ordinaire de Charlebourg, à Paris et de Marguerite De la Mer. Sous les auspices de Champlain, à ce qu'il paraît, il arriva dans la Nouvelle-France en 1618. Etant jeune, d'un caractère heureux, doué d'un sens religieux profond et d'une excellente mémoire, il donnait dès lors les plus belles espérances.

On l'envoya immédiatement hiverner chez les Algonquins de l'île des Allumettes, plus loin que la ville d'Ottawa) pour y apprendre leur langue qui était d'un usage général dans l'Ouest et sur la rive gauche du Saint-Laurent.

Il resta deux années consécutives chez ces peuples, les suivant dans leurs courses, partageant leurs fatigues et leurs dangers avec courage, sans voir aucun Français durant tout ce temps. Il eut occasion de passer plusieurs fois sept ou huit jours sans rien manger, et une fois il fut sept semaines entières sans autre nourriture qu'un peu d'écorce de bois.

Devenu familier avec la langue, il fut chargé, à la tête de quatre cents Algonquins, d'aller négocier la paix chez les Iroquois, et il s'en tira heureusement. Il demeura ensuite huit ou neuf années au milieu des Nipissiriniens (gens du lac Nipissing) qui étaient aussi de race algonquine. « Là il passa pour un de cette nation, entrant dans les conseils fort fréquents à ces peuples, ayant sa cabane et son ménage à part, faisant sa pêche et sa traite. » (1) En un mot, il devint presque aussi sauvage que ses compagnons.

Vers 1625, le Frère Sagard, en mission dans le voisinage de la baie Georgienne, fait connaître qu'il avait appris des Sauvages du lac Nipissing, que ceux-ci allaient chaque année en traite chez une nation éloignée de cinq ou six semaines de marche du lac Nipissing. Cette nation passait pour avoir commercé avec un autre peuple encore plus éloigné, qui venait par mer sur des grands canots de bois ; on ajoutait certains détails de costumes et de mœurs qui sont particuliers à la race tartare.

Cette mer, pensait-on, devait être le Pacifique par où l'on espérait pouvoir se rendre à la Chine. Le Frère Sagard forma même le projet de ce voyage, mais les circonstances l'empêchèrent de l'exécuter.

A cette époque, Nicolet, qui habitait avec les Nipissiriniens, devait aussi avoir connaissance des rapports des Sauvages sur le même sujet ; s'il ne l'a pas écrit comme a fait le Frère Sagard, il a suffisamment prouvé par son voyage dans le sud-ouest en 1634

Soit que Nicolet fut de retour à Québec en 1629 et qu'il en repartit aussitôt, ou qu'il n'eut pas eu encore occasion d'y retourner, on sait qu'il vcut avec les peuples de l'Ouest de 1618 à 1628 et tant que dura l'occupation du Canada par les Anglais, de 1629 à 1632.

Vers 1634, on le rappela au sein de la colonie, où Champlain venait de reprendre la direction des affaires. Les renseignements dont il fit part à ce dernier, touchant les contrées de l'ouest et du sud-ouest, ne pouvaient manquer de fixer l'attention du fondateur de Québec, qui dans ses découvertes n'avait pu s'avancer assez loin lui-même pour reconnaître les lacs Michigan et Érié, mais qui cependant en avait entendu parler. Champlain, le premier et le plus entreprenant de ceux qui tentèrent après Jacques Cartier la découverte de l'intérieur de la Nouvelle-France, crut devoir tirer parti des connaissances géographiques acquises par Nicolet, et de l'affection que lui témoignaient les Sauvages. Dès le milieu de l'été de 1634, il le fit s'embarquer de nouveau pour l'ouest, en même temps que le Père de Brebeuf, qui retournait chez les Hurons. Parti de Québec pour cet objet, il y a apparence que Nicolet se trouva présent, avec le Père de Brebeuf, à la fondation du fort des Trois-Rivières, le 4 juillet 1634, car de là, et de cette date, on les suit voyageant ensemble vers le haut de l'Ottawa, route du pays des Hurons. Le Père de Brebeuf écrit à propos de ce voyage que Jean Nicolet se rendit avec lui jusqu'à l'île des Allumettes, et que, en route, il supporta tous les travaux des plus robustes Sauvages.

Resté à l'île des Allumettes, tandis que le Père de Brebeuf poursuivait son chemin, Nicolet fit ses préparatifs d'expédition vers les pays inconnus. Ensuite, il se rendit chez les Hurons où il prit avec lui sept Sauvages et s'enfonça dans la direction du lac Michigan alors totalement ignoré des blancs. Ils se dirigeaient vers la contrée dite des Gens de Mer, lesquels étaient ainsi nommés parce

que, d'après la description qu'ils donnaient d'une grande étendue d'eau qui se rencontrait au delà de leurs pays, les Français les croyaient voisins de la mer Pacifique, ou tout au moins à proximité d'une rivière considérable qui y menait.

Nicolet avait pour mission de « traiter de la paix » c'est-à-dire de faire alliance avec les peuples qu'il rencontrerait, et d'étendre ainsi l'influence et le commerce des Français. Arrivé dans le voisinage de l'une de ces nations il s'arrêta et accomplissait dans toute sa pompe le cérémonial sauvage usité en pareille circonstance, y ajoutant même certains exotiques tirés des coutumes des peuples civilisés, ce qui le faisait passer pour un homme extraordinaire. A deux journées des Gens de Mer, il envoya un de ses Hurons « annoncer la nouvelle de la paix, » laquelle fut bien accueillie, surtout lorsque l'on sut que c'était un Européen qui portait la parole.

On dépêcha plusieurs jeunes gens au devant du Manitoulinou, l'être merveilleux. Celui-ci, qui partageait probablement la croyance que ces peuples n'étaient pas loin des Chinois, ou qu'ils en avaient entendu parler, s'était revêtu d'une grande robe de damas de la Chine, toute parsemée de dessus de fleurs et d'oiseaux, et s'avancait vers eux en déchargeant ses pistolets qu'il tenait à chaque main. Son apparition causa une surprise et un ravissement extrêmes ; la nouvelle s'en répandit au loin, de nation en nation. On disait qu'un homme était venu qui portait le tonnerre, etc. Nicolet, expert dans l'art de manier l'esprit des Sauvages, se rendit populaire partout et convoqua des conseils qui dépassèrent en solennité ceux que l'on avait coutume de tenir. A l'une de ces assemblées, il y eut de quatre à cinq mille hommes. Chaque chef de quelque importance voulut donner son festin ; dans l'un de ces repas on servit jusqu'à cent vingt castors. Bref, l'entente la plus cordiale s'établit entre ces peuples et l'envoyé français.

(A continuer.)

BENJAMIN SULTE.

#### BIBLIOGRAPHIE.

*Maple Leaves, a book for Tourists. Canadian History, Literature, Sport.* Par J. M. LeMoine. Imprimé à Québec par Augustin Côté et Compagnie. 290 pages.

Voilà dix ans et plus que M. J. M. LeMoine, a commencé la publication dans les deux langues, d'une série d'articles sous la rubrique appropriée des *Feuilles d'Érables* et de *Maple Leaves*. Ces écrits, si éminemment canadiens, paraissent d'abord à tour de rôle dans les journaux et les revues, puis, lorsqu'il s'en trouve un nombre suffisant pour former un livre, l'auteur les retouche et nous les donne sous cette forme définitive. Les volumes se vendent tous, jusqu'au dernier, en fort peu de temps, ce qui n'est pas ordinaire en ce pays, hélas !

Nous recevons aujourd'hui le quatrième volume de cette intéressante collection. Le texte de celui-ci est anglais, et j'oserais dire, que M. LeMoine fait œuvre plus méritoire quand il écrit dans cette langue que dans la nôtre, non pas qu'il ne se serve des deux avec un égal bonheur, mais parce qu'il nous est plus avantageux de faire lire notre histoire aux Anglais que d'en confiner la connaissance aux fils des anciens Canadiens. Si je ne me trompe, M. Garneau avait principalement ce point en vue lorsqu'il entreprit son grand ouvrage.

Un écrivain de talent, M. J. G. Bourinot, qui malgré son nom est anglais, vient de lire le nouveau livre de M. LeMoine et il en parle avec enthousiasme, comme ne peut manquer de faire ses compatriotes à la lecture des pages de nos vieilles chroniques. Je traduis : « Il est généralement admis que les Canadiens-français ont fait beaucoup d'efforts heureux dans ces dernières années afin de créer une littérature véritablement canadienne. Leurs écrivains les mieux connus ont travaillé à exciter l'intérêt et à répandre au loin la connaissance de l'histoire et des traditions de leur pays natal, le pays de leurs affections par excellence. L'histoire, la poésie, le roman qui sort de leur plume—et dans chacune de ces branches ils ont produit des œuvres de haute valeur—est rempli de la vénération du passé, d'enthousiasme pour les traditions de la Nouvelle-France, et d'un amour profond pour leur pays, et tout ce qui s'y rattache,—ce qui, assurément, devrait aller droit au cœur et éveiller les sympathies de tous les Canadiens, quelle que soit leur origine. Le Saxon, plus froid, moins enthousiaste, pourrait ne pas entrer si complètement dans le courant d'esprit qui anime le Gaulois, au sang plus chaud et plus impulsif ; mais en lisant l'histoire de la Nouvelle-France, il ne peut que ressentir une profonde admiration et du respect pour un peuple qui, au milieu de douleurs et de privations sans nombre, est cependant parvenu à s'établir et à prospérer sur les bords du St. Laurent. L'histoire de la race franco-canadienne abonde en sujets du plus vif intérêt. La vie des pionniers du Canada a son pittoresque, tout comme celle des Chevaliers dont Froissart nous a laissés la chronique. Les plus fiers seigneurs des temps de la chevalerie n'ont jamais accompli d'entreprise plus hardie, et qui valut à meilleur titre la gratitude des hommes que Champlain le fondateur de « l'ancienne capitale. » Sur les rives du Saint-Laurent et des grands lacs, au centre des forêts illimitées de l'Ouest, les colons travaillaient, combattaient, et mouraient, pour élever à la France qu'ils aimaient tant, un empire dans le nouveau monde. Leur seule récompense fut trop souvent l'oubli. Leurs actes les plus héroïques attirèrent à peine un sourire d'encouragement sur les lèvres des courtisans, et encore moins les faveurs du monarque pour qui ils avaient tout bravé et tout accompli. S'ils eussent fait sur les champs plus connus de l'Europe une partie des travaux qu'ils accomplissaient dans le silence et l'obscurité des solitudes américaines, les titres et les honneurs fussent venus les combler. Mais qui peut dire, cependant, qu'ils sont oubliés ! Si vous cherchez les monuments qui les rappellent au souvenir de la postérité, voyez autour de vous ce pays libre, prospère et heureux qu'ils ont défriché avec tant d'héroïsme. »

1 Relation de 1643.